Hommage au professeur

Autor(en): **Gonthier, Pierre-Henri**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **6 (1956)**

Heft 3: **Pierre Thévenaz**

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-380648

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

HOMMAGE AU PROFESSEUR

Nous éprouvons tous douloureusement la blessure qu'ouvre en nous la disparition d'un grand professeur qui, à des dons pédagogiques extraordinaires et à une grande puissance philosophique, joignait de hautes qualités morales. C'est ce triple aspect de la personnalité de M. Thévenaz que voudrait évoquer cet hommage.

Notre maître était un admirable pédagogue, sachant ordonner ses cours de la façon la plus didactique, la plus claire, sans pourtant faire de concession à la vulgarisation. Ses leçons étaient vraiment celles d'un philosophe pédagogue car elles réunissaient l'efficacité pédagogique à la profondeur. M. Thévenaz savait « réchauffer » un exposé didactique, assouplir ce qu'il a nécessairement de statique par une constante dialectique qui nous permettait à chaque instant d'envisager la matière enseignée du double point de vue de l'analyse et de la synthèse. M. Thévenaz était encore un philosophe pédagogue parce que — à l'inverse de cet homme « intelligent » dont parle Bergson et dont la facilité de parole ne tient qu'à la routine et à la distance prise envers le sujet traité — nous sentions notre maître constamment engagé dans et par ce qu'il disait, comme s'il inventait à chaque instant son propos. La tension, non pas démagogique, mais créatrice, qui traversait ses cours, nous jetait bien souvent dans des applaudissements dont l'enthousiasme procédait aussi du rare bonheur d'expression de notre professeur. M. Thévenaz savait en effet faire « rendre » et valoriser le langage au maximum. Aussi certaines heures de cours étaient-elles de véritables séances de sténographie, tant l'exposé nous aurait paru appauvri et trahi par de simples notes. Aussi bien dans sa façon d'aborder les systèmes ou les problèmes que dans l'ordonnance et la vigueur de ses exposés, M. Thévenaz était habité par une sorte de *génie*, au sens latin, qui lui faisait toucher le fond vivant de la question. Il manifestait aussi ce génie dans les entretiens de séminaire par son don de valoriser son interlocuteur, par son attention à une pensée qui se cherchait malhabilement. Et il faut croire que cette valorisation

N. B. Allocution prononcée à la séance du 10 novembre 1955.

ne se trouvait pas seulement satisfaire un impératif « moral », que c'était une maïeutique efficace, puisque notre intelligence en était stimulée au maximum.

Notre professeur était de la race de Socrate. Comme ce dernier, il assignait au premier chef à la philosophie le domaine de l'interrogation et de l'ignorance savante. Il savait, par une espèce de contagion spirituelle, communiquer à son auditoire cette mise en question de ce qui semble aller de soi, cet « étonnement » dont parle Platon ; en d'autres termes, cet humble retour réflexif du sujet sur lui-même sans lequel la philosophie n'est que bavardage de sophistes. A ce sens, non pas sentimental, mais rigoureusement philosophique de la subjectivité, M. Thévenaz joignait une intuition presque divinatoire des dynamismes essentiels dont procède toute philosophie. Retour au sujet d'une part, et, d'autre part, intuition de la « seule chose qu'un philosophe ait jamais voulu dire » (pour parler comme Bergson) : ne sont-ce pas là les traits d'un philosophe de très haute distinction ? Cet esprit vif et aigu, qui se mouvait avec une aisance fascinante dans la technique la plus abstraite, savait aller au-delà des édifices philosophiques les plus exaltants pour nous faire sentir les foyers créateurs qui les nourrissent. Derrière un système, il pressentait une attitude spirituelle. On pense à Bergson parlant des sources vivantes qui alimentent le système apparemment pétrifié de Spinoza. On pense aussi à Péguy qui voyait la démarche cartésienne comme la charge généreuse d'un intrépide cavalier français — comparaison qu'aimait d'ailleurs M. Thévenaz. Nous conduisant au-delà des développements discursifs d'une philosophie, il savait nous en faire toucher la *qualité*. Nous nous rappelons sa réponse à une déclaration que nous lui faisions sur la philosophie allemande depuis Kant (sur lequel il donnait justement un cours magnifique), déclaration défavorable aux Français où nous ne voulions voir de très grands que Descartes ou Bergson. Il nous répondit que, moins spectaculaire peut-être, la tradition française était tout aussi précieuse par sa tendance à une philosophie de la conscience, non pas dans l'orgueilleux sens romantique d'un idéalisme postkantien, mais dans le sens socratique qui fait de la conscience de soi une donnée de notre condition aussi irréductible qu'ingénument perçue. Ce sens à la fois obstiné et modeste du sujet paraissait à M. Thévenaz philosophiquement et spirituellement tout aussi précieux que les formidables systèmes allemands. Sans doute parce qu'il y reconnaissait une valeur essentielle pour la personne humaine ; parce que l'importance d'une philosophie se confondait pour lui avec sa qualité — qu'il faut bien appeler morale.

Cet instinct spirituel procédait, autant que de ses dons philosophiques, de l'âme même d'un professeur qui fut pour nous un frère

aîné. Chère Madame, l'extraordinaire respect d'autrui que votre époux témoignait à ses étudiants, la merveilleuse disponibilité dont nous avons si souvent bénéficié, jamais ces hautes qualités morales ne nous ont autant frappés que lors de ces nombreuses soirées passées chez vous et qui se prolongeaient souvent tard dans la nuit. Votre cordialité à tous deux, détendue et discrète, prenait d'autant plus de prix à nos yeux que, le lendemain, vous seriez astreinte comme de coutume à votre tâche de mère de famille et que nous savions votre mari surchargé de travail. Après vous avoir quittés, nous aimions parler de la soirée écoulée en nous baladant dans les rues. Bien souvent, parlant de votre mari, nous donnions libre cours à notre admiration pour le philosophe et pour l'homme qui, nous le savons tous maintenant, ne faisaient qu'un. Nous évoquions cette grâce, au double sens du terme, qui transfigurait son visage et qui, comme une mélodie souple et nerveuse, vivifiait certains développements verbaux ; cette grâce spirituelle enfin, sans doute reconquise sans cesse autant que donnée, qui transparaissait dans ce regard clair.

Le professeur Thévenaz était un être choisi, habité par la grâce. Jamais je ne l'ai aussi fortement senti, et d'une façon aussi bouleversante, que lors de ma dernière visite à son chevet, à la fin du mois de juillet passé. C'est être fidèle à la nature fraternelle des liens qui unissaient notre maître à ses étudiants que de prendre la liberté d'évoquer ici cette visite : je revois ce visage comme si c'était hier. Très amaigri par la maladie, M. Thévenaz ressemblait presque à un enfant. Un motif de Bernanos s'imposait à moi : j'étais en train de voir le jeune garçon auquel ce professeur était resté fidèle. Un autre motif aussi : « faire face ». Le regard, à la fois serein et aigu, prêt comme à un combat, prêtait à ce noble visage cette sorte de virilité pure et juvénile, dépouillée et sans grimaces, que la foi chrétienne est peut-être seule à pouvoir nourrir. Cette foi qui fait répondre à Davel quand on loue sa fermeté d'âme quelques jours avant sa mort : « Que me parlez-vous d'héroïsme, je ne suis pas païen ! ».

Le professeur Thévenaz nous a appris beaucoup de choses, nous a beaucoup informés. Mieux encore, il nous a donné une attitude méthodologique, une formation. Mais le plus haut titre de respect et de reconnaissance que peut posséder un professeur est encore au-delà : c'est de faire passer sa pensée dans son être même. Il fut donné à Pierre Thévenaz de le faire totalement. Par son agonie et sa vie tout entière, notre maître nous fait sentir ce que signifie « philosopher c'est apprendre à mourir ». Notre grand professeur très admiré, c'était finalement cette âme exemplaire, c'était ce regard, cette présence qui continuent à nous fortifier.

PIERRE-HENRI GONTHIER.